Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 35 (1884)

Artikel: Une excursion à Ischia : notes de voyage
Autor: Contejean, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-557365

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE EXCURSION A ISCHIA

NOTES DE VOYAGE

Naples, 30 août 1883.

D'assez bonne heure je suis sur pied, heureux de me retrouver dans cette ville si singulière et si charmante, où l'élégance la plus raffinée coudoie la saleté la plus hideuse. Déjà tout grouille et tout s'agite le long des quais et dans les bas quartiers : petits enfants absolument nus, dont les mères épluchent les têtes avec une dextérité qui témoigne d'une longue habitude ; adultes en caleçons ou en chemise ; marchands sédentaires ou ambulants ; bourgeois flâneurs ; marins et pauvres diables assis en longues files sur les parapets et rongeant un reste de *cocomero* en attendant quelque aubaine. A juste titre on vante la sobriété du Napolitain ; elle n'a d'égale que la simplicité de son costume. Ce qui habille ailleurs un jeune garçon suffit à toute la progéniture : le plus petit va tout nu, un autre porte le gilet et rien que le gilet, un plus grand la chemise, et ainsi de suite. De coiffure et de chaussure il ne peut naturellement être question. Déjà commence aussi le vacarme quotidien : ce sont des interpellations, des dialogues bruyants, des glapissements, des vociférations de toute nature. Pris d'un accès subit de bonne humeur, un grand garçon se met à danser sans rime ni raison, en poussant les cris les plus étranges ; d'autres tirent des sons rauques et discordants de coquilles marines percées, dont ils se servent comme d'une trompe ; à chaque instant éclatent des coups de sifflet qui déchirent les oreilles : ajouter les clameurs aiguës des colporteurs de journaux et des marchands, le ramage des orgues de barbarie et

engins analogues, le sifflet des bateaux à vapeur, le roulement des voitures et des camions, le grondement sourd des tramways, et l'on conviendra que les bruits du Paris de Boileau sont peu de chose en comparaison. Naples est d'ailleurs la seule ville de l'Italie où le mouvement et l'animation des rues indiquent une grande capitale ; c'est incontestablement la plus bruyante, mais il ne semble pas que le peuple y soit doué d'instincts musicaux bien développés, car les gamins sifflent au moins aussi faux que ceux de Poitiers, ce qui n'est pas peu dire.

En poursuivant, sans me presser, ma promenade matinale et mes études des mœurs populaires, études qui ne sont pas toujours sans inconvénients, et qui m'ont déjà coûté un mouchoir, j'arrive peu à peu en face du bateau d'Ischia. Déjà la cloche appelle les retardataires. Un canot me conduit à bord pour la modique somme de 25 centimes : on verra plus loin pourquoi je note ce chiffre. En attendant le départ, je repasse et récapitule dans mon esprit les instructions de M. Guiscardi, qui m'avait naguère tracé avec tant d'obligeance mon itinéraire dans la région volcanique des Champs Phlégréens. Il aurait été difficile de mieux s'adresser : géologue distingué, M. Guiscardi professe à l'Université de Naples, et fait partie de la commission chargée du rapport officiel sur le tremblement de terre d'Ischia. Mais de nouvelles scènes attirent mon attention. Autour de nous, des enfants, qui nagent comme de jeunes tritons, saisissent entre leurs dents, avec une adresse merveilleuse, les sous qu'on jette dans l'eau, et qu'ils réclament en criant le mot anglais : *money ! money !* Essentiellement polyglotte, le Napolitain retient de chaque langue le juste nécessaire pour l'exercice de son industrie particulière : le guide qui m'accompagnait l'an dernier au Cap Misène, et qui avait été domestique un peu partout, prétendait connaître l'arabe et le grec moderne ; j'ai pu me convaincre qu'il baragouinait plus ou moins correctement le français, l'anglais,

l'allemand et le russe ; en compensation, il avait presque oublié son idiome maternel. A côté de nos jeunes amphibies, des plongeurs plus sérieux se livrent à un autre genre de pèche, et vont chercher au fond de la mer des huîtres et des coquillages qu'ils déposent dans de petites corbeilles flottantes. Le va-et-vient des canots est incessant, et bientôt le pont se trouee encombré. Quoique chacun soit à peu près libre d'aller où il veut, les ouvriers et les paysans se pressent à l'avant, comme d'habitude ; à l'arrière ce sont les gens dits comme il faut, au nombre desquels, une troupe d'allemands, au parler bruyant, au costume des plus négligés. A côté, et contrastant vivement par leur tenue, causent deux jeunes messieurs, que je reconnais pour compatriotes à leur physionomie, et parce qu'ils roulent eux-mêmes leurs cigarettes. Un grand garçon, à figure placide et un peu étonnée, enjambe le pont à larges enjambées dans les rares espaces libres, laissant ballotter derrière lui les pans d'une houppelande grises beaucoup trop longue : tout son extérieur trahit le maître d'école campagnard ou l'évangéliste protestant. On verra aussi pourquoi j'appelle l'attention sur ce personnage. Des individus besogneux circulent dans la foule, offrant des objets en corail et en soi-disant lave du Vésuve, et descendant, de concession en concession, à des prix d'un bon marché fabuleux ; des guides et autres industriels de même acabit se proposent aux voyageurs pour des services de toute nature. Agacé par leurs obsessions, et peut-être aussi par les éclats des voix germaniques, je me réfugie sur la passerelle, d'où je puis, à mon aise, jouir du magnifique panorama du golfe napolitain, qui serait le plus beau du monde si le golfe de Salerne et ses analogues de la Calabre n'existaient pas.

A neuf heures retentit le sifflet du départ. Naguère un peu voilé par la brume du matin, le ciel a repris sa transparence habituelle et se dégage de toute vapeur ; cepen-

dant, au sommet du Vésuve, un petit nuage blanc témoigne de l'activité du volcan. Une charmante brise de mer vient tempérer la chaleur, qui est déjà forte. Le bateau glisse rapidement sur les eaux bleues ; les perspectives varient à chaque instant : ce sont d'abord les quais, l'arsenal maritime, le Château de l'œuf, les hauts quartiers de la Mergellina, dominés par le fort St-Elm ; puis la colline de Pausilippe et ses délicieuses villas, Nisida et son lazaret, Pouzzoles, Baïa, enfin le Cap Misène, creusé de vastes et profondes cavernes du côté de la mer. On fait escale devant l'île de Procida, terre relativement assez basse, écrasée par Ischia, sa voisine, dont elle figure comme un avant-poste. A chaque instant passent des bateaux chargés de planches et de poutres destinées aux baraquements des *danneggiati*. A mesure que nous avançons et que ressortent plus nettement les détails de l'île ravagée, on ne distingue rien qui annonce un récent désastre : la ville d'Ischia, où l'on fait escale de nouveau, et celle des Bains sont bien à leur place, avec leurs édifices intacts, au moins en apparence ; les maisons de campagne marquent leur tache blanche sur la sombre verdure des vignes et des orangers, et dans le lointain le bourg de Lacco-Ameno, adossé à son promontoire, ferme la perspective. Mais peu à peu se découvre le site de Casamicciola, jusqu'à présent caché dans un repli de la côte, et les effets de la catastaophe apparaissent dans toute leur horreur.

Située à environ 25 kilom. au sud-ouest de Naples, l'île d'Ischia n'est que le prolongement de la région volcanique des champs Phlégréens. Elle a un peu la forme d'un rectangle orienté est-ouest. Au centre s'élève le mont Epomeo, dont l'altitude n'atteint pas tout à fait 600 mètres, et qui domine tout le paysage, je devrais dire qui constitue l'île entière, car ses pentes plongent à peu près partout dans la mer. Il a eu des éruptions dont l'histoire a conservé le souvenir ; notamment vers les années 470, 352 et 89 avant notre ère, puis sous les règnes de Titus, d'Antonin et de

Dioclétien ; la plus récente date de 1301, elle a produit la belle coulée trachytique de l'Arso, qui aboutit à la mer dans le voisinage de la ville d'Ischia. Et cependant la forme de la montagne ne rappelle en rien celle d'un volcan, l'Epomeo apparaissant, au moins du côté nord, comme une crête en dos d'âne capricieusement déchiquetée. De nombreuses sources thermales et quelques jets intermittents de vapeur disséminés le long de grandes failles et ailleurs, indiquent la persistance de l'activité volcanique souterraine. La plupart des localités habitées bordent la mer. Située vers le milieu de la côte septentrionale, la ville de Casamicciola, centre du tremblement de terre, se compose de deux parties, distantes d'un kilomètre environ : la Marine, puis les Bains, qui occupent une dépression au pied même de l'Epomeo, et à l'entrecroisement de deux failles, ce qui en fait un lieu de moindre résistance.

C'est le 28 juillet dernier, à 9 heures 25 minutes du soir, qu'on ressentit les premières commotions. Elles avaient été précédées, quelques jours auparavant, par de légères secousses accompagnées d'un faible bruit souterrain, et par un changement dans le régime des sources de Gurgitello ; mais, à ces divers égards, les renseignements sont un peu contradictoires. Ce qui paraît mieux établi, c'est que la fumerolle de Monte-Cito, jusqu'alors à peu près inactive, s'était réveillée en émettant bruyamment des jets de vapeur d'eau avec acide sulfureux. Annoncé par des mugissements épouvantables, le tremblement de terre débuta, pendant les premières secondes, par des trépidations d'une extrême violence, qui disloquèrent les édifices ; des mouvements ondulatoires en divers sens achevèrent de les renverser. En moins d'une minute tout était consommé. Après Casamicciola c'est Lacco-Ameno qui a le plus souffert ; il y eut également de grands dégâts à Serra-Fontana, à Forio et ailleurs ; la commotion fut ressentie à la ville d'Ischia sans produire aucun dommage ; encore sensible à Procida, elle l'était à peine à Naples. C'est donc

un tremblement de terre essentiellement local, et limité, pour ainsi dire, à un point unique. Aussi M. Palmieri, l'un des commissaires du gouvernement, considérant le peu d'étendue de la surface affectée, attribue-t-il la cause du désastre à un effondrement sur des points où les sources thermales auraient miné le terrain. Pour M. Guiscardi, au contraire, c'est un tremblement de terre comme un autre, et cette opinion a réuni la majorité des suffrages. Elle a été exposée à l'académie des sciences par M. Daubrée, qui regarde avec raison le phénomène comme une éruption volcanique avortée. Les mesures et les nivellements les plus exacts ont, en effet, démontré que le relief du sol n'a varié d'aucune manière. Ce sont les conséquences de la catastrophe que j'allais étudier sur place, juste un mois et deux jours après l'évènement.

On débarque à onze heures. Je me laisse diriger par la foule des curieux dans le quartier de la Marine, lequel consiste en une longue rue parallèle au rivage. Sauf quelques masures basses voisines du débarcadère et quelques voûtes plus solides que le reste, tout a été renversé, anéanti. Cependant, par un singulfer contraste, une maison neuve à plusieurs étages, dont les murs n'ont qu'une médiocre épaisseur, subsiste debout au milieu des ruines, toujours habitée et absolument intacte. Mais c'est là une exception unique. De grands hangards et des maisons de bois à un seul rez-de-chaussée ont recueilli une partie de la population. Un peu plus loin campent les soldats italiens employés au déblaiement. Les pauvres familles sont installées sous les voûtes qui ont pu résister, et même, plus simplement, sous de grandes toiles tendues entre les oliviers. A part quelques femmes errant au milieu des décombres, les gens paraissent avoir repris leur insouciance habituelle ; et vraiment le ciel est si beau, la contrée si riante, que la tristesse des premières impressions s'efface rapidement. La chaleur est vive, mais légère en même temps, la lumière, éblouissante. Dans les

vignes et les vergers d'innombrables cigales font entendre leur cri strident et saccadé, que les Grecs trouvaient harmonieux, et que j'écoute toujours avec un plaisir réel, dût cet aveu dépouillé d'artlfice me faire un peu déchoir dans l'estime d'amis indulgents qui me font une réputation de mélomane. Oui, je le déclare hautement, j'aime le chant de la cigale. Epaisse également est la poussière des chemins, à chaque instant soulevée par le passage des chevaux et des voitures qui promènent les curieux ; aussi est-on bientôt poudré à blanc. Pour aller de la Marine à Casamicciola, on traverse, au milieu des caroubiers, des orangers et des grandes vignes en guirlandes, une délicieuse campagne, vrai jardin d'Eden, semée de nombreuses habitations, aujourd'hui en ruines. La ville proprement dite de Casamicciola s'étend autour des Bains, dans un bas-fond dominé de très haut par l'Epomeo, dont les pentes sont extrêmement raides. Ici le désastre est épouvantable. Tout a été renversé de fond en comble, jusqu'aux terrasses des vignes et des jardins. Les maisons et les grands hôtels forment des montagnes de ruines, où l'on voit des pans de murs abattus tout d'une pièce, des rampes d'escaliers, des ferrements de balcons tordus et déformés, des cadres de fenêtres, des débris de mobiliers et autres objets dans une inexprimablé confusion ; aussi ne sait-on par quel bout commencer le déblaiement. Cela rappelle un peu Paris après la Commune, seulement ici tout est aplati et écrasé. Et ces ruines recouvrent encore plus de quinze cents cadavres ! Le désastre a été si complet et si subit, qu'à peine ont pu échapper les personnes qui circulaient au dehors et les habitants de quelques rez-de-chaussée solidement voûtés ; tout le reste a été broyé sur place. L'odeur cadavéreuse a disparu, ou à peu près, car il n'est pas facile de la distinguer de celle de l'acide phénique altéré avec lequel sont arrosés de petits tas de chlorure de chaux disposés dans tous les passages, mais on attend,

pour enlever les morts, que la décomposition ait achevé son effet. Les plus grandes précautions ont été prises pour éviter de nouveaux malheurs, et les avertissements ne manquent pas ; néanmoins, ce n'est pas toujours sans appréhension qu'on chemine dans les ci-devant rues, en côtoyant de grands pans de murailles qui ne semblent rester debout que par un miracle d'équilibre.

De retour à la Marine, où se tient maintenant tout ce qui a survécu de la population, je me mets en quête d'un endroit où l'on puisse manger. A l'hôtel on m'avait conseillé d'emporter des vivres, mais, dans mon horreur des *impedimenta*, j'ai toujours préféré, en voyage, m'en remettre à la bonne Providence. Cette fois encore elle ne trompe pas mon attente. Devant les deux ou trois masures restées debout au débarcadère, et au beau milieu de la rue, de longues tables, couvertes de nappes blanches, sont déjà garnies de consommateurs, assis sur de mauvais bancs de bois, tandis que d'affreuses odeurs de graisse et de friture dénotent des opérations culinaires. Je m'installe à une place libre, et l'hôte se précipite sur sa nouvelle proie, en m'adressant, avec une extrême volubilité, les offres les plus séduisantes. Peu alléché par l'aspect des produits de son officine, je me contente d'un de ces copieux plats de macaroni où excellent les Napolitains, et d'une bouteille de vin blanc du pays, après avoir préalablement arrêté le prix du tout. A l'autre extrémité de la table, l'homme à la houppelande s'escrime en mauvais italien contre deux ou trois garnements qui l'étourdissent de leurs réclamations. On reconnaît tout de suite qu'il est français à la manière dont il accentue, contre toutes les règles, la dernière syllabe des mots. Emu de compassion, je juge utile d'intervenir. Mon compatriote débute par le récit de ses infortunes, récit que je veux consigner ici pour donner une idée du génie inventif de la canaille napolitaine et de son aptitude à exploiter le voyageur naïf.

M. G. est bien instituteur, ou, plus exactement, précepteur chargé d'une éducation particulière, et, comme moi, il est venu passer ses vacances en Italie. Arrivé hier à Naples, il s'est laissé expédier à un hôtel de la place du Municipio, croyant être conduit à l'hôtel de Genève, où il voulait descendre; mais les soins et les prévenances du patron compensent, assure-t-il, ce que peut laisser à désirer, sous d'autres rapports, son domicile d'aventure. Celui des individus qui mange avec lui, et qui baragouine un peu le français, l'a embarqué sur le quai et l'a conduit au bateau à vapeur moyennant 1 franc, tandis que le trajet ne coûte que 25 centimes, ainsi qu'il a été dit; sur le vapeur même il a payé 5 fr. le billet de première qu'on m'avait vendu 3 fr. 50 à l'hôtel ; débarquant à Casamicciola, il a remis 30 centimes à son conducteur pour le canot, qui n'en prend que 15 ; à terre enfin, son cornac l'a livré à un guide d'autant plus inutile, que ce dernier ne sait pas le français, et c'est justement avec cet individu que se débat le pauvre G. Le gargottier lui présente ce qu'on appelle maintenant l'addition, laquelle se monte presque au double de la mienne, quoique nos consommations soient à peu près équivalentes, et que j'aie pris le café en sus. Pour le coup notre homme n'y tient plus, mais je remplis encore une fois l'office de modérateur, et fais ramener le total à des proportions équitables. Mieux avisés et plus pratiques, les Allemands, qui arrivent à leur tour, débattent longuement le prix de chaque objet avant de rien demander. Désormais mon compatriote s'attache à ma fortune ; il me raconte encore ses déboires, en attendant le départ. Nous nous embarquons sur le premier canot. Au large stationne un petit bâtiment russe de l'Etat, dont les officiers, avec quelques dames, se rendent à terre sur une élégante baleinière blanche, conduite par des matelots de blanc tout habillés. Ils passent à côté de nous, blonds et roses, ou plutôt rouges et baignés de sueur : grand contraste avec les physionomies qui nous entourent.

Notre bateau, ayant enfin son chargement complet, se met en route vers trois heures. La mer est toujours superbe. Cette fois, nous passons au sud de l'île de Procida, profondément découpée par des golfes, et en avant de laquelle se présente le rocher de Vivara. Avec plaisir je retrouve nos jeunes Français aux cigarettes. Ils voyagent aussi pour leur agrément, mais, ayant vu dans les journaux italiens que la situation est un peu tendue avec l'Allemagne, ils s'en retournent, pour se trouver à leur poste, le cas échéant. J'en connais plus d'un qui aurait fait le contraire. L'exploiteur de G. nous favorise également de sa compagnie, doublé de son digne acolyte ; seulement les deux drôles ont changé d'emploi, et se sont transformés en marchands de bibelots et en — négociateurs. On arrive à six heures en face du quai d'embarquement. L'eau disparaît, à la lettre, sous les canots, dont les patrons se disputent à grands cris nos personnes. C'est un vacarme à rendre sourd, agrémenté de fortes bousculades. Tant bien que mal nous finissons par nous caser, et je regagne l'hôtel, escorté par mon excellent compatriote, mais — allégé de mon mouchoir.

CH. CONTEJEAN.